

La petite voyageuse

Dans le monde bleu azuré de l'océan, au milieu des algues dansantes, se dressait le palais des Cinq Océans. Posé sur le sable d'or, près de la plus profonde dorsale océanique, le château de Njörd abritait en son sein le peuple ondin. Les murs étaient faits de corail, les fenêtres d'une ambre plus transparente que l'eau cristalline. Mais c'était un tout autre élément qui rendait ce lieu magique : le toit en coquillage s'ouvrait en rythme avec les chants océaniques, laissant entrer tout le peuple de l'océan. Au pied de la demeure royale, une explosion de couleur et de vie regorgeait de poissons et de créatures en tout genre. L'habitat était si profond, qu'aucune pollution n'y parvenait.

C'est ici qu'habitait la petite Ondine, sixième fille du Roi de la mer, née à l'équinoxe du printemps, sous une pluie d'étoile filante. Elle était le synonyme de la beauté à l'état brute. Avec sa peau diaphane, aussi douce qu'un pétale de rose encore frais de la nuit, ses cheveux d'or, aussi lumineux que le soleil de midi, et ses yeux aussi bleus qu'un lac profond, elle était la plus belle sirène que la Mer n'ait jamais connue. Toujours souriante et réfléchie, en elle brûlait la flamme impétueuse de la curiosité.

Chacune des six filles avait un jardin qu'elles pouvaient organiser selon leurs envies. Alors que toutes s'attelèrent à former un jardin illustrant l'océan sous toutes ses formes, Ondine préféra le cultiver à l'image du soleil brûlant. Ce même soleil qui venait caresser de ses tentacules jaunes, ses écailles azures. Elle planta des anémones écarlates aux reflets dorés, formant ainsi le joyaux céleste.

Les années passèrent, et Ondine grandit, s'embellit, mais la flamme ne se tarit pas. Au contraire, elle s'intensifia, animée par les nombreux récits de sa grand-mère et de ses sœurs, qui le jour de leurs 15 ans, ont pu monter, la haut, sur la terre des hommes. La petite sirène, à travers les descriptions, découvrit un monde nouveau, baigné dans l'air, où les raies étaient remplacées par des oiseaux aux plumages colorés et les crustacés par des boules de poils aux pelages soigneux.

Jour après jour, elle nourrissait une envie dévorante de rejoindre la terre ferme. Elle avait soif de nouvelles connaissances, de découvertes. Elle partait à la pêche aux informations, dans les trésors que les humains laissaient couler, dans les récits de tous les tritons et sirènes qu'elle pouvait interroger. Ainsi, elle découvrit l'argent, dont ils se servaient pour *acheter*, concept qu'il lui était totalement étranger ; le feu, ce mini soleil que les hommes pouvaient dompter sans se brûler ; les habits, qui permettaient de couvrir leurs corps dépourvus de nageoires ou d'écailles. Ces derniers avaient une palette de teintes, toutes plus belles les unes des autres.

Mais la chose qui l'étonna le plus était sans doute le fait que les hommes possédaient une âme, une âme immortelle. Lorsque leur cœur se flétrissait dans la course de la vie, leur âme,

La petite voyageuse

elle, se matérialisait dans l'esprit de leurs proches. Les noms des morts étaient marqués à jamais dans la pierre, ainsi même si leur enveloppe charnelle était redevenue poussière, une part d'eux résidait sur terre. Contrairement à ici bas, où une fois que la vie désertait le cœur, le corps d'une sirène devenait écume.

Ce constat attrista plus que tout Ondine, même si son espérance de vie était largement supérieure à celle des humains, des centaines d'années contre une poignée d'années pour les hommes. Eux vivaient éternellement en rejoignant les étoiles. Sous l'eau, les larmes n'existaient pas et les noms des défunts disparaissaient dans l'abysse des oubliettes.

Le jour de ses 15 ans était arrivé. Ondine se réveilla à l'aube, prête à partir sur le champ vers l'inconnu. C'était sans compter sur ses sœurs et sa grand-mère qui refusèrent de la laisser partir sans être un minimum apprêtée. Sur sa tête se dressait une couronne de perles et de lys blanc et à ses nageoires pendaient huit huîtres.

Enfin, elle put partir. Pressée de remonter à la surface, elle laissa tomber sa couronne et les huîtres, qui étaient une entrave dans sa course au savoir et à la liberté.

Lorsqu'elle approcha de la surface, elle prit le temps de contempler l'aube dans le bleu profond de l'immensité. Au large des côtes, sa première vision fut celle de centaines de petites étoiles qui vacillaient au rythme du brouhaha de la ville. Fascinée par ce spectacle de lumière, elle s'approcha de la ville portuaire.

Très vite, elle tomba irrémédiablement amoureuse des hommes. Son cœur chavirait pour un monde qu'elle venait de découvrir, et qui regorgeait encore de mille inconnus. Avançant de plus en plus dans les terres, empruntant les canaux, elle voulait voir les bâtisses de toutes les couleurs, les commerces qui ornaient chaque coin de rue, les habits des passants haut en diversité... Les odeurs enchantèrent son nez qui n'avait jamais rien d'autre connu que l'eau iodée. Les bruits, intenses et multiples, ravissaient son ouïe. Le rire des enfants était une douce mélodie. Tapie dans l'ombre, elle observait le nouveau monde, avec encore une petite crainte qui résidait au fond d'elle. Elle contemplait de loin le pays de ses rêves, elle n'en fut à aucun moment déçue.

Seulement les heures défilaient à une allure folle, et très vite, la petite sirène dû retourner sous l'océan, laissant son cœur sur la terre des hommes.

De retour chez elle, Ondine se laissa noyer sous une vague de chagrin, elle souhaitait tant retourner la haut. Malgré les nombreux efforts de sa famille, ses yeux étaient éteints, son sourire

La petite voyageuse

avait perdu son éclat, et sa voix, pourtant si belle, ne chantait plus avec autant d'entrain. Elle s'étouffait dans son propre océan. Elle se noyait dans les flammes destructrices des abysses, son cœur laissé à l'abandon sur terre. Elle voulait y retourner, elle voulait partir là-bas. Ondine avait fait son choix entre femme sirène et femme humaine. Résolue, elle partit à la recherche de la sorcière des mers, qui elle seule avait le pouvoir de répondre à ses questions, et peut être rendre son rêve réalité.

La sorcière était telle que l'on murmurait de peur de prononcer son nom. Le noir des ténèbres avait englouti son sourire, sa voix hurlait la mort, et ses yeux étaient semblables à deux billes de pétroles dans lesquels on pouvait y voir toutes les atrocités que les humains auraient pu lui faire.

- Approche mon enfant, tu n'as rien à craindre. Pourquoi es-tu ici ?, très peu de monde vient me voir. L'écho des cris des damnés hurle à longueur de journée dans cette grotte.

Tremblante, Ondine s'approcha de la créature, mi humaine, mi crabe.

- Je... je voudrais devenir humaine.

La sorcière éclata d'un rire mauvais.

-Tu veux échanger une si belle queue, contre de vulgaires pattes. Tu veux troquer la liberté des nageoires contre une prison de chair. Ne dis rien, c'est pour un homme c'est ça ? Pauvre idiote, il te brisera le cœur.

-Non, s'écria Ondine, pas pour un homme, mais pour les hommes, pour le monde terrestre. Je veux découvrir les terres humaines, je veux les voir de plus près, apprendre à les connaître. Ils sont fascinants.

- Les hommes fascinants, laisse moi rire, leur bêtise, elle, est fascinante. Mon apparence est le reflet de leur monde, répugnant. A cause d'eux, mon corps et mon esprit ont été pollués, et je suis leur miroir. Mais, je suis d'humeur généreuse, alors je vais accepter d'exaucer ton souhait.

La petite sirène fut tellement heureuse à ce moment là, que ses yeux brillèrent de plaisir dans l'obscurité ambiante. Telle une selenicereus, une princesse de la nuit, Ondine s'épanouit dans la tanière des ténèbres.

- Tu vas apprendre ta première leçon humaine, on a rien sans rien. Par conséquent je veux ce que ton peuple appelle le chant de l'océan, je veux ta voix de cristal. Ta voix, en échange de deux jours avec deux jambes.

- J'accepte, répondit-elle aussitôt, songeant aux hommes et à son âme immortelle.

La petite voyageuse

- Pas si vite, je n'ai pas fini de parler petite sotte. Tes nouvelles jambes te feront affreusement souffrir, chaque fois que ton pied foulera le sol tu ressentiras une douleur fulgurante, comme une dague que l'on te planterait inlassablement. Mais ta démarche ne sera pas impactée, ton allure restera légère et gracieuse.

Tu as deux jours pour faire prendre conscience aux hommes que tu as rencontré, qu'ils courent à leur perte en détruisant la nature qui les a vu naître. Si tu réussis, tu pourras garder ton apparence humaine et tu gagneras une âme immortelle, comme tu en rêves jour et nuit. Si tu échoues, tu seras condamnée à errer sur Terre, ton espérance de vie sera celle des ondins, et tu assisteras à la perte des êtres humains. Tu seras rayée de l'esprit de ta famille aquatique.

Acceptes-tu toujours mon marché ?

Un peu plus hésitante, Ondine acquiesça tout de même, malgré le fait qu'elle ne comprenait pas ce que voulait dire la sorcière sur la destruction des hommes.

-Très bien dans ce cas tire ta langue que je la coupe, j'ai besoin de ton sang pour faire l'élixir.

La potion en main, la petite sirène, remonta à la surface sous le chant mélodieux de l'océan, sans se retourner elle chuchotait des adieux à sa famille.

Sous l'horreur de la nuit,
Tu fuis les peurs de ton cœur.
Mais l'amour te suit,
et te porte bonheur.

N'oublie pas ta maison,
En découvrant le monde.
N'oublie pas ta chanson,
Celle des ondes.

Elle se réveilla, allongée paisiblement sur une plage de galet, le soleil venant doucement effleurer la peau nue de ses jambes. La tête dans les nuages, le corps encore douloureux de sa transformation, elle émergeait lentement, attentive aux moindres détails. Au dessus d'elle, les oiseaux dansaient dans les airs, les vagues venaient lécher ses pieds. Folle de joie, elle voulut crier son bonheur, hurler son extase... mais les sons restèrent bloquer dans sa gorge, seul le silence sortit de sa bouche. La réalité l'avait rattrapé, elle n'avait plus de voix.

La petite voyageuse

Une ombre se dressa dans son dos.

- Tu vas attraper froid à traîner sur la plage en tenue d'Ève. C'est quoi ton nom jeune fille ?

Tout en s'enveloppant dans ses cheveux, Ondine tenta une dernière fois de parler, mais hélas aucun son ne sortit de sa bouche.

-Oh tu n'as pas de voix. Je m'appelle Delphine ... tu as l'air épuisé, suis-moi, j'habite dans le phare. Je dois avoir d'anciens habits de ma fille chez moi.

Avec son aide, Ondine se releva pour la toute première fois sur ses jambes. Alors qu'elle souffrait le martyre, chaque pas étant un supplice, elle éprouva un pincement au cœur en songeant à sa famille qui n'allait pas tarder à découvrir son coquillage vide.

- Voici des habits, ils seront peut-être un peu grand mais ça devrait faire l'affaire pour le moment. Et voila une feuille et un crayon pour que tu puisses m'écrire ton prénom.

« On me surnomme la petite sirène », Ondine n'avait aucun mal à écrire la langue des hommes, grâce aux innombrables livres qu'elle avait retrouvé en mer, elle connaissant l'écriture humaine.

- La petite sirène ? Étrange, mais il faut dire que c'est vrai, tu ressembles à une génie des eaux avec tes yeux bleus océanique et tes cheveux d'or. Bien, et que faisais-tu sur cette plage, nue comme un ver à l'aube ?

Ondine mis quelques secondes à répondre. Elle ne pouvait expliquer l'intégralité de son histoire en quelques lignes, elle ne pouvait écrire ses tourments à cette femme qu'elle venait de rencontrer. Elle se résigna à gribouiller le but final de son expédition : « Je suis en voyage, et j'aimerais faire prendre conscience aux hommes qu'ils courent à leur perte »

Delphine, attendrit devant ces mots maladroits, esquissa un sourire en coin.

- Bonne chance dans ce cas petite sirène. Reviens ici ce soir si tu n'as pas trouvé d'endroit pour te loger, la solitude est une vieille amie, mais elle pourra se pousser pour toi le temps de quelques nuits.

Après s'être reposée, Ondine partit visiter la ville, l'émerveillement anesthésiant en partie sa marche douloureuse. Elle flânait le long des ruelles, les yeux remplis d'étoiles, elle se fascina pour ces marchands de fleurs, qui transmettaient le sourire. Elle déambulait en rythme avec la musique changeante au gré des rues. Elle était amusée par autant de gens qui se baladaient sans but précis. La vie avait un autre goût ici sur Terre. Ses pieds la portaient aussi loin que possible, la brûlure la rongait au fur et à mesure de la journée, mais elle voulait voir le monde. Elle n'avait pas tout sacrifier pour s'arrêter en si bon chemin. De plus, elle voulait comprendre les mots de la sorcière

La petite voyageuse

qui résonnait encore dans son esprit « ils courent à leur perte en détruisant la nature qui les a vu naître ». Car pour le moment, elle n'avait vu que perfection et beauté, les enfants s'amusaient sous le regard bienveillant de leurs parents et les fleurs se mouvaient dans les brises printanières.

S'éloignant un peu de la ville, c'est là qu'elle découvrit avec horreur cette chose immonde. Le dégoût prit possession de son esprit, polluant ses yeux. Sous un ciel de cristal, une montagne de déchets lui faisait face, la narguait avec son odeur immonde. Alors elle comprit, les mots de la sorcière. Sous un masque de beauté, les hommes empoisonnaient la nature, ils la détruisaient à coup de pollution. Ils la délaissaient, préférant se concentrer sur leur bonheur personnel oubliant qu'ils vivaient dans cette même nature. Elle tourna autour de la décharge pendant des heures, remarquant que la végétation luxuriante avait quitté les environs, et qu'à la place se dressait des plantes hostiles et aigris. Le poison se répandait, tuant la vie jusqu'à la racine, contaminant l'océan qui se trouvait juste à côté.

Prise de frénésie, elle retourna en ville, tenta de se faire comprendre avec de grands gestes. Elle se heurta à un mur d'indifférence, teinté d'une nuance de moquerie. Une vague de rage vint se fracasser contre ses chairs. Sa désillusion fut brutale, mortelle. Elle qui avait tant rêvé sur ce monde, ses espérances furent briser en un millième de seconde. Comme Icare, elle s'était approchée trop près de l'objet de ses convoitises, tellement près qu'elle en avait vu la face cachée, celle que tout le monde évite sciemment.

Au crépuscule, elle prit conscience que la moitié de son temps s'était écoulé. Dépitée par la rivière du temps qui filait sans que l'on puisse la freiner, elle retourna chez Delphine, le cœur gros, les jambes meurtris. Elle fut accueillie par un bon repas fumant et un lit douillé. Delphine l'avait attendue.

- Alors ta journée ? A la vu de tes yeux tristes, j'imagine que tout ne s'est pas passé comme prévu. Non effectivement tout ne s'est pas passé comme prévu. Elle était allée de désillusion en désillusion.

- Si ça peut te remonter le moral, tu m'impressionnes. A aucun moment tu n'as abandonné, tu as gardé foi en tes valeurs. Allez, viens admirer le coucher de soleil avec moi.

Assise en haut de ce phare, Ondine savoura la beauté des couleurs. Le soleil couchant était si beau. Il était cet astre chassant les doutes de son esprit.

- Alors que vas-tu faire demain ?

La petite voyageuse

Toujours sur ses bouts de papiers, Ondine écrivit avec conviction « Je vais continuer. D'abord je chercherai des personnes pas trop aveugles, puis je commencerai à nettoyer un bout de la décharge. Je ne peux pas ne rien faire. Tu viendras avec moi ? »

- Tu as du courage, beaucoup plus que la plupart des gens. Je t'admire. Réellement. Mais j'ai déjà donné et aujourd'hui je préfère me concentrer sur mon jardin.

Le ciel ayant revêtu son manteau de nuit, Ondine admirait l'infini, et son regard se perdait au détour des étoiles.

L'aube pointa le bout de son nez et Ondine prit quelques instants pour savourer la plénitude du soleil levant. S'armant de courage, elle se rappela le mantra de son «il ne faut jamais baisser les nageoires ».

Hier, c'était l'émerveillement qui la portait, aujourd'hui, c'était la rage. La beauté de la ville était restée intacte, mais elle savait que ce n'était qu'une façade. Avec l'aide d'un panneau, et de son excellent sens de l'orientation (se retrouver dans l'océan n'est pas chose aisée), elle atterrit devant la mairie. Seulement à l'intérieur, elle se retrouva emprisonnée de rire dédaigneux, le regards des autres bloquant tout discours logique. Personne ne voulait l'écouter, mais tout le monde riait aux éclats. Elle fut méchamment jetée dehors.

Elle retourna donc à la décharge et commença à ramasser tous les déchets qu'elle pouvait. Se servant des sacs plastiques pour transporter plus facilement cannettes, bouteilles, ces petites bouts de morts que les hommes nommaient si joliment cigarettes... Elle n'eut aucun mal à trouver les poubelles arc-en-ciel, qui se trouvaient à quelques mètres de là, chacune ayant une bouche béante, qui hurlait qu'on remplisse son ventre. Verte pour le verre, jaune pour le plastique, bleue pour tous les papiers et enfin grise pour tous les autres déchets.

Alors qu'elle marchait jusqu'à l'épuisement, ramassant tout ce qu'elle pouvait, les pieds endoloris par la douleur, une ombre se dessina à la frontière de la plage. C'était Delphine.

- Pourquoi tu te bats ; pourquoi tu te bats pour un monde qui va sombrer. Regarde nous, les yeux rivés sur nos écrans, on en oublie d'admirer la beauté de l'infini. Regarde nous courir derrière notre propre destruction. Regarde nous remplacer la nature par un désert de béton, nos rires sonnent creux dans le vide de nos cerveaux et de nos cœurs.

Alors arrête de te battre, de te fatiguer pour un monde qui va se donner la mort. On ne mérite pas tes efforts, on ne te mérite pas

La petite voyageuse

Horri  e par cette vision, la petite sirène, privée de voix, s'offusqua sur le papier, hurlant son indignation à travers quelques mots « Alors vous êtes prêt à vous laisser mourir sans vous battre, Mais pourquoi ?! »

- Je ne suis qu'une goutte d'eau dans cette océan d'indifférence. C'est notre orgueil qui nous perdra, parce que vouloir changer les choses c'est accepter le fait que nous nous sommes trompés.

Continuant à s'épouvanter de cette vision du monde elle écrit « Si on arrête de se battre, il nous reste quoi ? Vous allez vous contenter de vivre en fermant les yeux pour mieux admirer votre petit bonheur personnel. ».

- Tu as raison petite sirène. C'est toi qui as raison, mais de nos jours très peu de personnes cultivent cette vérité. La fleur du mensonge et du déni s'est enracinée dans beaucoup trop d'esprit. »

Sous cette lune noire, entre deux mondes qu'elle n'acceptait pas totalement, son cœur se déchira. Seule, elle ne pouvait rien faire. La sorcière apparut devant elle, magistrale avec ses grandes pinces.

- Alors tu abandonnes, tu renonces. La pourriture humaine a fini par noircir ton cœur. Ton amour pour eux ne les sauvera pas, ils sont trop aveugles pour voir leur propre Folie, trop méprisants pour tenter de comprendre.

Une petite voix perfide se fit entendre au creux de sa conscience, elle lui murmurait « alors la petite sirène revient et n'a plus envie de danser car elle a mal aux pieds, la petite sirène revient et n'a plus envie de se battre »

- Je ne suis pas la méchante que l'on pense. Si je t'ai proposé ce marché, c'était pour que tu te rendes comptes qu'ils n'en valent pas la peine, alors je t'autorise à retourner près des tiens, là où est ta place. Renonce à ton envie de voyager pour comprendre le monde et contente toi de vivre là où il y a paix et harmonie. Tu vas t'épuiser à te battre sans reconnaissance.

Les mots de la sorcière faisaient écho à ceux de Delphine. Et pour la première fois de sa vie, la petite sirène, eut les larmes aux yeux, ce qui la fit doucement sourire. Les larmes étaient salées, comme l'eau de la mer.

- Alors que choisiss-tu ? Continuer ou renoncer ?

En plein trouble, son choix se balançant d'un côté et de l'autre, Ondine regarda le soleil se lever...